

Zeitschrift: Pestalozziblätter

Herausgeber: Kommission des Pestalozzistübchens der Schweizerischen Permanenten Schulausstellung

Band: 14 (1893)

Heft: 3

Artikel: Ph. A. Stapfers Bericht über Pestalozzi vom 18. Februar 1800

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-917594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pestalozziblätter.

XIV. Jahrg. No. 3. Beilage zur „Schweiz. Pädagog. Zeitschrift“. Oktober 1893.

Inhalt: Stapfers Bericht über Pestalozzi 1800. — Pestalozzi-Literatur. — Miszellen.

Ph. A. Stapfers Bericht über Pestalozzi vom 18. Februar 1800.

Herr a. Staatsarchivar Dr. Strickler in Bern hatte die Güte, mir für die Pestalozziblätter eine Anzahl Kopiaturen aus den Akten der helvetischen Regierung zur Verfügung zu stellen, welche auf Pestalozzi Bezug haben. Ich entnehme denselben den Bericht Stapfers über Pestalozzi an den helvetischen Vollziehungsausschuss vom 18. Februar 1800. Das Original ist von Stapfer *eigenhändig* geschrieben und findet sich Bd. 579 p. 479—489 des helvetischen Archives.

Der Bericht war auch bisher nicht unbekannt. Schon Morf hat (zur Biographie Pestalozzis I p. 220—221) desselben Erwähnung getan und die Schlussstelle (*il serait impardonnable — du saint amour de l'humanité*) zum Abdruck gebracht. Luginbühl in seiner Biographie Stapfers (p. 190—192) kommt ebenfalls auf ihn zu sprechen und gibt zwei Abschnitte im Wortlaute wieder. Aber in seiner Totalität ist der Bericht noch nicht publizirt, und namentlich der Teil, der einen verloren gegangenen Aufsatz Pestalozzis in wörtlicher Übersetzung wiedergibt, ist bis jetzt noch nie veröffentlicht worden.

Auch andere bis jetzt ungedruckt gebliebene Partien des Berichts sind geeignet, ein lebhaftes Interesse zu erregen; besonders fällt auf, welch grosses Gewicht Stapfer der Neuerung Pestalozzis beilegt, die Handarbeit mit dem Unterrichte zu verbinden.

Unzweifelhaft geht diese Neuerung auf Pestalozzis Erziehungsversuche im Neuhof 1774—1780 zurück, und er hat ebenso unzweifelhaft derselben in „Lienhard und Gertrud“ vor aller Welt das Wort geredet. Es ist wohl vorzüglich diese Betonung der Handarbeit gemeint, wenn Stapfer im Eingang des Berichtes sagt, die Ideen von Lienhard und Gertrud hätten im Ausland, in Böhmen, Sachsen, Ansbach, Hannover, Braunschweig, Hessen-Darmstadt, in Bamberg, Würzburg u. s. w. bereits Verwirklichung gefunden; ähnlich hat er auch in andern Aktenstücken dieser Jahre von der Verwirklichung der Ideen Pestalozzis im Auslande gesprochen, z. B. in der Zuschrift vom 23. Juli 1799 (Luginbühl a. a. O. S. 187) sowie schon im Oktober 1798 (ib. p. 175).

Ist aber die Auffassung Stapfers richtig, dass die ganze Bewegung, die sich in der Einrichtung von „Industrieschulen“ am Ende des vorigen und zu

Beginn des 19. Jahrhunderts manifestirt, Pestalozzis Anregungen in Lienhard und Gertrud ihre Entstehung verdankt?

Tatsache ist, dass die Einrichtung der Schule in Kapnitz durch den böhmischen Geistlichen Ferdinand Kindermann, an die sich die Ausbreitung der Industrieschule in Böhmen anschloss, schon auf 1773 zurückgeht; dass die Industrieschule des Pfarrers Wangemann in Göttingen (Hannover) schon 1784 bestand, also ehe Pestalozzi im 3. Band von Lienhard und Gertrud (1785) das Musterbild der Schule Glüphis aufstellte. Von den andern durch Stapfer namhaft gemachten Ländern mangeln uns entscheidende Daten; wir wissen nicht, ob die bezüglichen Bestrebungen dem Impuls aus Böhmen und Göttingen oder dem aus der Schweiz ihren Ursprung verdankten. Es wäre zur Klarstellung von Pestalozzis Einfluss auf die pädagogischen Experimente des 18. Jahrhunderts von hohem Wert, wenn einmal im Zusammenhange untersucht würde, wo sich überhaupt eine Nachwirkung seines berühmten Volksbuches nachweisen lässt.

Eine andere interessante Tatsache (wie übrigens schon Luginbühl a. a. O. p. 187 Anmerkung hervorgehoben hat) wird in diesem Berichte nun auch durch Stapfers Aussage bestätigt, dass nämlich Stapfer persönlich und durch seine persönlichen Beziehungen Pestalozzi in Burgdorf die Wege ebnete, nachdem ihm Oberrichter (Samuel Ludwig?) Schnell geraten, dorthin zu gehen (Pestalozzi, im Schwanengesang); hier trat (neben Dr. Grimm) besonders der ehemalige Stadtschreiber, nachherige Distriktsstatthalter Johannes Schnell für Pestalozzi ein. Durch die Heirat seiner Schwester mit dem Oberrichter Samuel Ludwig Schnell 1798 war Stapfer der Familie Schnell nahe getreten; dem Oheim seines Schwagers, eben dem Statthalter Schnell, hatte er Pestalozzi schriftlich aufs wärmste empfohlen (Pestalozziblätter IX. Jahrg. 1888 p. 54).

Nun aber ist es Zeit, dass wir Stapfer selbst sprechen lassen.

* * *

Vous connaissez et vous estimez tous le citoyen Pestalozzi, l'écrivain le plus célèbre parmi les auteurs vivants de l'Helvétie. Son roman de Lienhard et Gertrude est un ouvrage classique sur l'éducation du peuple et a valu à son auteur l'admiration de toutes les nations auxquelles des traductions fidèles l'ont fait connaître. Les gouvernements populaires et monarchiques ont donné à Pestalozzi des preuves honorables de leur estime. A côté du droit de cité française que lui a accordé le corps législatif de France, il peut montrer des invitations, des panégyriques et des lettres des princes du Nord, qui rendent hommage à son Génie et à ses vertus. En Bohême, en Saxe, dans le margraviat d'Anspach, dans l'electorat d'Hanovre, le duché de Brunswick, le landgraviat de Hesse-Darmstadt et même dans quelques pays soumis à des princes ecclésiastiques, comme dans celui de Bamberg et Wurtzbourg, des essais ont été faits de mettre en pratique ses projets de réforme ou de refonte plutôt de l'éducation

des classes inférieures de la société. Dans sa patrie seule les projets de Pestalozzi avaient excité bien plus la curiosité que l'intérêt ou l'envie de les voir réalisés.

A l'époque de la révolution, lorsqu'on fit le recensement des hommes capables de lui donner une tournure bienfaisante, lorsque le gouvernement jeta les yeux autour de lui pour reconnaître les forces morales de la nation, Pestalozzi dut attirer ses regards, et sa réputation le fit placer à la tête de l'institut organisé à Stanz en faveur des malheureuses victimes de la catastrophe d'Unterwalden. Il déploya dans les fonctions de directeur et d'instituteur principal de cette maison de charité toute son activité, tout son zèle pour l'amélioration du sort de l'enfance, et la belle âme qui perce à travers ses formes agrestes et qui, non obstant son défaut de tenue et de facilité à s'exprimer, doit toujours finir par lui gagner les cœurs honnêtes. Mais écrasé sous le poids d'occupations fastidieuses et des travaux les plus disparates; luttant avec des circonstances, des préjugés et des passions qui auraient découragé ou paralysé des hommes beaucoup plus fins et plus adroits que lui, il n'eut point l'occasion de développer dans cet établissement les méthodes qui lui sont propres, les talents qui le distinguent; son génie, ses méditations, ses découvertes pédagogiques, son expérience même, y restèrent enfouis, et la transformation du local de son institut en hôpital militaire ne fit dans le fond que l'éloigner d'une position qui ne lui convenait pas.

Arrivé à Berne au mois de juin passé et brûlant d'envie de renouer le fil de ses essais pédagogiques, il demanda et obtint du Directoire une pension provisoire de quarante louis pour pouvoir se livrer à Burgdorf à l'enseignement public et à l'application pratique de ses méthodes dans les écoles de cette commune. Heureusement mes relations avec les principaux habitants de cette petite ville et le zèle de l'excellent sous-préfet Schnell me mirent à même de procurer à Pestalozzi les moyens de faire ses expérimences à son aise et surtout de lui procurer l'autorité sur les jeunes gens que son extérieur ne détruit que trop facilement. Le succès de Pestalozzi a surpassé son attente, et les bons juges qui ont assisté à ses leçons m'ont unanimément assuré que les progrès de ses disciples étaient véritablement surprenants. — Comme je donne ces notices historiques pour motiver l'intérêt que je prends au succès des demandes que je vais adresser à la Commission (exécutive) au nom de Pestalozzi, en faveur de cet estimable citoyen, je crois devoir me permettre ici quelques développements scientifiques très courts sur le mérite distinctif et caractéristique des plans et des méthodes de notre instituteur philosophe.

Pestalozzi s'était aperçu depuis longtemps que l'éducation en général et surtout l'enseignement élémentaire des écoles villageoises étaient entachés de deux vices essentiels :

1. Uniquement occupé à fourrer quelques notices dans la tête des jeunes gens et tout au plus à former leur entendement, leurs facultés intellectuelles, on ne songeait guère au développement du moral, à dégourdir et à fortifier le

physique et à le disposer de longue main aux différentes opérations manuelles qui constituent les éléments et la partie principale des travaux du manouvrier et même de l'artisan. On ne pensait pas à leur faire prendre, par des exercices à la fois utiles à l'artisan futur et favorables à la santé, des plis, des habitudes, des dispositions mécaniques, à leur apprendre les routines de main d'œuvre, à les accoutumer insensiblement aux mouvements de bras, aux inflexions de muscles, aux savoir-faire divers, aux genres d'agilité, de dextérité et de promptitude, qui leur faciliteraient par la suite infiniment non seulement l'apprentissage des métiers auxquelles ils pourraient être destinés, mais encore l'exécution des plus simples travaux agricoles. Cependant la réunion de cette instruction mécanique ou industrielle élémentaire avec l'enseignement littéraire des écoles de campagne paraissait facile à Pestalozzi. Il y a plus ; il espérait même pouvoir en faire éclore des avantages moraux, tant en faveur d'un développement intellectuel mieux dirigé et plus complet qu'il ne s'obtient par la routine de l'instruction scholastique, qu'au profit de l'amour du travail, des habitudes d'ordre, de propreté, de régularité, d'économie, du goût de procédés méthodiques, de réflexion sur les usages traditionnels, sur les améliorations à apporter aux méthodes reçues ; de l'aptitude à l'invention, aux essais courageux, aux innovations judicieuses, à régler d'après des principes constants la marche et la succession des occupations les plus triviales et journalières ; de toutes les dispositions morales enfin, qui d'un côté préparent ou augmentent les moyens d'industrie et de prospérité de celui auquel on a réussi à les inspirer de bonne heure par l'exemple ou l'instruction, et qui de l'autre sont les germes des vertus les plus précieuses au peuple et surtout des vertus les plus essentielles à l'homme de peine.

2. Le second point de vue sous lequel les sentiers battus de l'instruction vulgaire paraissaient à Pestalozzi tortueux et d'une direction contraire au but vers lequel ils devraient mener, a rapport à la perversité ou à la longueur des méthodes usitées de l'enseignement élémentaire et aux sujets traités dans les livres de rudiments ou aux objets d'instruction qu'on choisit de préférence dans les écoles pour exercer la mémoire, le jugement et pour orner l'esprit des élèves. S'il gémissait sur ce qu'on sacrifiait les connaissances utiles et vraiment indispensables à l'homme qui doit gagner sa vie à la sueur de son front, à des notices stériles, à des notions scientifiques qui sont hors de la portée du peuple ou sans utilité pour le succès de ses travaux, sans relation avec ses besoins ; il se récriait encore plus sur la perte de temps qui résultait des méthodes longues et mauvaises qu'on employait pour apprendre aux enfants à lire et à écrire.

Il a donc constamment médité sur le perfectionnement dont ces méthodes pouvaient encore être susceptibles, et il a taché d'en faire en même temps des moyens d'enseignement logique et des véhicules de notices très utiles au disciple.

Il me paraît avoir parfaitement réussi et¹⁾ donné à sa méthode pratique tant de lecture que d'écriture élémentaire des avantages qu'on chercherait vainement ailleurs. Je connais assez les essais d'amélioration de nos philosophes pédagogiques, ceux de Locke, de Vallange, de Cherrier, de Diderot, de François de Neufchâteau, de Campe²⁾ etc. Mais la manière de Pestalozzi me paraît être et plus économique de temps et plus féconde en résultats heureux pour le développement de l'intelligence des enfants auxquels il l'applique. L'expérience a d'ailleurs confirmé sa théorie. Les écoliers de Burgdorf sur lesquels il a fait ses essais psychologiques ou pédagogiques depuis l'été passé jusqu'à ce jour, ont appris en beaucoup moins de temps et beaucoup mieux ce qui coûte ordinairement aux enfants un espace de temps de triple plus long, et infiniment plus de peine.

Il faut encore que je fasse une dernière observation à la louange des méthodes élémentaires de Pestalozzi et de ses plans d'éducation en général. La plupart des réformateurs modernes des écoles élémentaires ont fait sortir de leurs nouveaux ateliers d'instruction des petits demi-savants, bouffis de vanité, se croyant au-dessus de la carrière de laboureurs ou de manouvriers, voulant tous devenir artistes d'artisans et s'imaginant propres à réformer le monde. N'aimant pas l'état dans lequel ils étaient nés, ayant pris goût pour des jouissances plus fines à la suite des lectures intempestives qu'on leur avait fait faire, des notions superflues qu'on leur avait communiquées, ils se sont trouvés être à la fois et à charge à eux-mêmes et le fléau de la société. Le grand mérite des méthodes du citoyen Pestalozzi est de concentrer ses élèves dans leur sphère d'activité future, de la leur faire aimer et de tourner cependant les moyens mêmes employés à les attacher aux vocations les plus ignobles au profit de leur développement ou de leur instruction et de les faire servir à un beaucoup plus grand agrandissement d'horizon intellectuel que n'est celui résultant des systèmes de vanité que l'expérience et le bons sens ont justement réprouvés.

Après ces explications préliminaires que j'ai cru devoir à l'importance du sujet, au mérite du citoyen Pestalozzi, à la difficulté qu'il a lui-même de s'ex-

¹⁾ Von hier an (Pestalozzi a donné . . .) bis an den Schluss dieses Absatzes (. . . ont justement réprouvés) zitirt bei Luginbühl a. a. O. p. 191—192.

²⁾ John Locke, der bekannte englische Philosoph und Pädagog, 1632—1704. — M. de Vallange (Vorname sowie Geburts- und Todesjahr unbekannt) gab heraus: Nouveau système ou nouveau plan d'une Grammaire française précédé du plan de la méthode qui enseigne à lire poliment et en peu de temps. 12°. Paris, 1719. (Buisson, dictionnaire A II 2923.) — Sébastien Cherrier, geb. 1699, gest. 1780, gab u. a. heraus: Méthode familière pour les petites écoles avec un traité d'orthographe, 12°, 1749; méthode familière pour apprendre à lire aisément en peu de temps, 12°, 1755 (Buisson, dict. A I 875). — Denis Diderot, der Schöpfer der Encyclopédie und der Verfasser des Plan d'une Université russe, geb. 1712, gest. 1784. — François de Neufchâteau, geb. 1750, Mitglied des französischen Direktoriums 1797, gest. 1828, veröffentlichte 1799 eine Méthode pratique de lecture. — Joachim Campe, der bekannte deutsche pädagogische Schriftsteller, geb. 1746, gest. 1818.

pliquer avec clarté et précision sur ses propres plans ou méthodes, je ferai connaître à la Commission les résultats des recherches et des expériences de cet homme distingué ainsi que les vœux qu'il forme et les demandes de secours qu'il fait au pouvoir exécutif pour assurer le succès de ses longs travaux. C'est moi qui ai parlé jusques ici; je vais le laisser énoncer lui-même dans son langage et ses principes, fruits de ses malheurs et des difficultés avec lesquelles il a lutté dès son enfance, et l'objet de la pétition qu'il adresse au Gouvernement.

„Je suis aujourd'hui en état,“ dit-il, „de proposer une organisation de l'influence publique sur l'éducation nationale qui poserait et affirmerait pour jamais „les bases de la culture d'esprit, de la moralité et de l'industrie de notre nation.“ (Il veut sans doute dire que l'adoption et l'exécution de ses plans d'éducation et de ses méthodes d'enseignement assurerait le perfectionnement progressif et rapide des facultés intellectuelles, morales et industrielles du peuple helvétique.) „Les principes sur lesquelles repose la méthode d'enseignement que je tâche „d'introduire et de faciliter, sont essentiellement les suivants :

„1. Il faut apprendre à lire aux enfants dans toute l'étendue de l'acception „du mot et subordonner, en suivant les règles d'une saine psychologie, l'art de „lire à celui de parler.

„2. De même il ne faut pas traiter l'art d'apprendre à écrire d'une „manière isolée, mais la subordonner au but, d'apprendre les enfants à imiter „des formes mathématiquement exactes et esthétiquement belles.“ (Il veut qu'en enseignant aux enfants les éléments de l'écriture, on suive des principes qui servent en même temps à développer le sentiment du beau et à former le coup d'œil mathématique.)

„3. Qu'on se garde de déposer avec une force partielle prépondérante dans l'âme des enfants aucune sorte de connaissance.

„4. L'exercice de la faculté judicative ou du jugement doit être subordonné à l'exercice de la faculté intuitive dans tous les genres de ses opérations.

„5. Aux abstractions métaphysiques, à l'aide desquelles on transporte avant „le temps l'esprit des enfants dans les nues, il faut substituer des généralités „psychiques, qu'ils sont à même de vérifier et de rectifier ici-bas.

„6. Et ces généralités psychiques mêmes doivent être munies et appuyées „dans l'esprit des enfants de formes visibles représentées par l'art ou placées „sous leurs yeux en nature autant que possible.

„7. Il est enfin nécessaire d'animer l'instruction des enfants dans les endroits „que la nature elle-même anime.“ (Il veut qu'on ne donne plus de développement à l'enseignement élémentaire que lorsqu'il est provoqué par le désir et vivement demandé par des preuves évidentes de l'intérêt des élèves.)

„Ma méthode d'enseignement, appuyée sur ces principes, produira par la „grande simplicité de ses moyens :

„1. Sans frais pour l'État et pour tous les genres (?) un accroissement „général du nombre des personnes zélées et douées de capacité pour l'instruction élémentaire.

„2. Elle augmentera la force intensive des connaissances, (communiquées „par cet enseignement).

„3. Elle diminuera de 80 pour cent les dépenses occasionnées par l'acquisition des moyens artificiels des degrés plus élevés de l'enseignement et conservera de la manière la plus simple la durée de ces moyens une fois acquis.

„4. Elle résoudra le problème de la combinaison du travail manuel avec „l'enseignement.

„J'ose aujourd'hui avancer hardiment et sans crainte d'être réfuté par le fait, que ma méthode fera faire plus de progrès dans tous les genres de connaissances humaines aux enfants au-dessous de 7 ans, que les plus heureux naturels ne sont avancés aujourd'hui à l'âge de 12 ans. Je donne ma parole de prouver dans quelques mois jusqu'à l'évidence que l'influence de l'État sur le perfectionnement de la civilisation, de la culture de l'esprit, de la moralité et de l'industrie peut, sans augmenter sensiblement les dépenses consacrées par l'usage à cette branche de l'administration, dans l'espace de 2 ans opérer de plus grands et de plus salutaires effets qu'on n'en attend aujourd'hui pendant la durée entière d'une génération.“

Afin de contribuer à réaliser de son côté et par ses forces privées autant que possible ces glorieuses espérances, le citoyen Pestalozzi demande au Gouvernement :¹⁾

1. De le protéger contre toute réimpression ou contrefaçon des ouvrages qui lui ont coûté une vie entière de travaux, de privations et de sacrifices.

2. De lui avancer L. 1600 afin de pouvoir commencer sans retard l'impression de ces livres élémentaires et hazarder l'entreprise d'un nouvel établissement. Il ne demande le privilège que pour aussi longtemps que le Gouvernement croira utile à la patrie qu'il en jouisse. Quant au prêt des L. 1600, le citoyen Pestalozzi s'offre à hypothéquer des manuscrits sur l'instruction élémentaire, évalués à ce prix par des libraires impartiaux, et il ne demande à retirer la somme que par à-comptes de 10 Louis. Il offre d'employer tout le gain de ces publications à organiser un institut d'éducation à sa campagne et d'y élever des enfants indigents d'après les mêmes principes qu'il a suivis à Burgdorf avec un zèle qui lui coûterait la vie, s'il ne se donnait pas un peu de repos.

Il demande enfin, pour faciliter l'établissement de son institut, que le Gouvernement lui assigne 200 tiges d'arbre dans un bois aux environs de sa cam-

¹⁾ Von den Worten: le citoyen Pestalozzi — bis zum Schluss zitiert bei Luginbühl a. a. O. p. 192—193.

pagne au Birrfeld, canton d'Argovie,¹⁾ entièrement abîmé par les Français. (Ils ont écorché les troncs qui périront, si on ne les coupe pas.) Ce serait un objet de L. 800 qu'il promet de rendre si après une année le succès ne répond pas à ses assertions.

Si jamais le cas d'une exception fut pardonnable, c'est bien en faveur d'un homme comme Pestalozzi. Il est même à craindre que le public éclairé européen ne trouvât le Gouvernement Helvétique impardonnable, s'il ne mettait pas à profit pour son pays les talents de cet homme unique et s'il n'utilisait les vertus d'un vieillard dont le sang glacé n'a pu éteindre l'ardeur pour l'amélioration du sort de ses semblables, et dont le cœur, au sein de l'hiver de la vie, est dévoré du désir d'être utile et brûle du saint amour de l'humanité.

Je ne sais pas, si la Commission trouvera les propositions du prêt et de la coupe de bois admissibles. Dans tous les cas, le privilège qu'il demande, ne peut lui être refusé; les anciens gouvernements en ont souvent accordés, et je soumets, en conséquence, à vos lumières le projet d'arrêté qui suit.

(Es folgt nun der Beschlussesentwurf in deutscher Sprache, den Luginbühl a. a. O. S. 193 im Wortlauten mitteilt.)

Pestalozzi-Literatur.

Briefwechsel der Brüder J. Georg Müller und Joh. v. Müller 1789—1809, herausgegeben von Ed. Haug. Zweiter Halbband 1800—1809. Frauenfeld, Huber 1892. Text p. 217—440. Anmerkungen und Register p. 57—134. 80. Fr. 5.—.

Vor zwei Jahren habe ich in der Schweizerischen Lehrerzeitung (1891 Nr. 16) unter dem Titel „Heinrich Pestalozzi in dem Briefwechsel der Brüder J. G. M. und J. v. M.“ den ersten Halbband dieses Buches, soweit er die Pestalozzikunde berührt, besprochen, sämtliche darin über Pestalozzi enthaltenen Äusserungen im Wortlaut angeführt und kommentirt, und gegenüber der herben und leidenschaftlichen Behandlungsweise, die J. G. Müller Pestalozzi namentlich infolge der politischen Betätigung des letztern zu teil werden lässt, abschliessend gesagt: „Wir können übrigens die Vermutung nicht unterdrücken, dass wenn einmal die Fortsetzung der Müllerschen Korrespondenz aus den Jahren 1800 bis 1809 erscheint, also die Briefe einer Zeit, da Pestalozzi seiner eigentlichen Lebensbestimmung zurückgegeben war, die Urteile Johann Georg Müllers über ihn eine wesentlich bessere Stimmung verraten werden.“

¹⁾ Die Schenkung dieser Baumstämme wurde Pestalozzi vom Vollziehungsausschuss unterm 31. März 1800 abgeschlagen.